

OPA !

Compagnie Vasistdas



OPA !

CREATION en octobre 2021

A partir de 13 ans ~ 1h | Théâtre du réel - Marionnette

Production

Compagnie Vasistdas

Soutiens & partenaires

DRAC Occitanie

Conseil Départemental de la Haute-Garonne

Ville de Toulouse

Espace Roguet - Toulouse

Goethe Institut

Maison du Parc Naturel de Luz-Saint-Sauveur

SYNOPSIS

Une femme, allemande, revient sur son passé familial, empli des mutismes honteux des actes criminels de son grand-père nazi, ... Par hasard, en France, elle croise une des victimes de son Opa, Jean, revenu du plus terrible des camps et lui aussi, pour d'autres raisons dans un silence douloureux... Son regard de femme, lucide et compassionnel éclaire un nouveau chemin, partagé entre son sentiment de culpabilité et sa responsabilité de transmission.

« Contrairement à l'idée souvent énoncée aujourd'hui que nous avons épuisé le sujet, j'ai l'impression qu'avec la montée de l'extrême-droite partout en Europe, il est grand temps de regarder d'où nous venons »
Ilka Vierkant - comédienne

Une femme en conflit avec le passé de son grand-père allemand enquête sur celui-ci pour mieux accepter cette filiation.

D'après Boris Cyrulnik, le silence traumatise et le "trop parler" aussi. Alors que faut-il faire ? Des conférences ? Des expositions ? Des spectacles, pour mettre en lumière sans recréer le trauma ?

C'est ce qu'a décidé de faire sur scène la comédienne-marionnettiste. Elle pose un nouveau regard sur l'Histoire et son histoire pour tenter de construire un avenir plus éclairé, pour mieux l'affronter.

DISTRIBUTION

Co autrice : Ilka Vierkant, Bernadette Pourquoié

Interprétation – jeu, marionnette, chant - : Ilka Vierkant

Création musicale : Eugénie Ursch, Axel AVP

Regard extérieur : Ulrich Funke

Régie générale et lumière : Patrick Cunha

Régie son : Axel AVP



« Du côté de mes ancêtres, certains ont contribué à la mise en œuvre de la solution finale prônée par le 3ème Reich. »
 Ilka Vierkant, comédienne

Au départ, le projet de ce spectacle trouve son origine dans l'histoire de l'Allemagne nazie mais plus universellement, parle de tous les bourreaux et victimes de pays concernés par des dictatures, le fascisme ou des crimes contre l'humanité. Il questionne aussi notre responsabilité envers les enfants d'aujourd'hui et demain.

En faisant des recherches, j'ai découvert des faits historiques sur mon grand-père qui avaient été occultés par le mutisme familial. Ce silence, renforcé par le tabou collectif sur la période du troisième Reich, étend son influence jusqu'à aujourd'hui et nos enfants.

Lors de nombreuses rencontres avec la "Bibliothèque humaine" à Toulouse, j'ai été invitée à me présenter comme un livre. J'ai choisi comme titre : "Petite fille d'un nazi". Les rencontres avec mes "lecteurs" m'ont montré l'intérêt pour cette thématique du fardeau familial, du nazisme et le poids du silence existant en France aussi.

Par la suite, j'ai fait la connaissance de Marie Vaislic, déportée de Toulouse à Ravensbrück (convoi spécial des enfants à partir de la Gare Raynal), et Jean Vaislic, un juif polonais déporté à Auschwitz qui, en tant que travailleur forcé, avait construit le chemin de fer que mon grand-père avait planifié dans « les territoires de l'Est du Reich ». Cela m'a profondément bouleversée et j'ai alors pris mon courage à deux mains pour recueillir sa parole ainsi que celle de sa femme.

Les derniers témoins de la seconde guerre mondiale s'en vont et c'est l'ultime moment pour travailler à partir de ces témoignages précieux.

Cette attitude de rejet de la part de mon grand-père n'a pas seulement concerné les juifs, les tsiganes, les résistants, les homosexuels, etc., mais aussi des membres de sa propre famille considérés comme des « Lebensunwerte Leben » (littéralement : vies qui ne méritent pas de vivre) ou êtres inférieurs. J'étais moi-même loin de l'idéal aryen, avec mon visage rond et mes yeux bruns. Enfant, j'avais accepté. Je n'étais pas consciente de cela.

Ce spectacle est le fruit d'une longue enquête et d'un chemin de conscientisation douloureuse. Il reflète les recherches d'Ilka qui a décidé de confronter symboliquement son grand-père, ses actions et son implication au travers des drames traversés par Jean et Marie Vaislic.

« Qu'est-ce-que tu as fait ?

Pourquoi ?

Est-ce-que je suis comme toi ?

Qu'est-ce-que j'ai à voir avec tout ça ?

Est-ce-que je suis capable de te pardonner ? »

Ilka Vierkant, comédienne



Photo trouvée de mon grand-père, le 6 avril 2020, au dos est écrit :
Werner zu Besuch in Köslin 6. April 1940/ Werner en visite à Köslin le 6 avril 1940

MISE EN SCENE

« Le parfum de l'âme, c'est le souvenir. » Georges Sand



Comment matérialiser un souvenir ? Ilka a choisi de faire vivre le souvenir de son grand-père à travers une marionnette hybride. Grâce à cet objet, personnage au service de notre parole, qui s'anime lorsqu'on y touche, la comédienne questionne le passé d'un grand père silencieux.

La comédienne fait coexister sur scène les deux temps d'existence d'un spectacle : celui de la recherche-création-enquête-documentaire et celui de la présentation, soit deux niveaux de représentation. Ainsi il ne s'agit pas d'une réflexion aboutie dont le sens serait complètement fermé : elle invite le public à prendre conscience de l'actualité du thème abordé.

Le passé, qu'il soit commun ou individuel est à la fois solidement ancré en nous, comme l'ADN de nos convictions et de notre culture, et changeant, en fonction du regard que l'on porte sur lui. Il consiste en une multitude de souvenirs que l'on tente de saisir ou qu'on laisse s'échapper.

LE FILM « MA RENCONTRE AVEC JEAN ET MARIE »

Le contrechamp historique et humain du spectacle



« C'est ce regard d'une conscience allemande d'aujourd'hui que proposent cette pièce de théâtre et ce prolongement qu'est le film. » Ilka Vierkant, comédienne

« Ma rencontre avec Jean et Marie » est le film d'une rencontre. Celle de la comédienne allemande Ilka, qui vit en France, avec ceux qui ont été déportés dans leur jeunesse, conduits de camps de la mort en camps de la mort, et qui sont revenus de l'horreur. Jean est polonais, Marie est française. Ils ne sont plus très nombreux à avoir survécu à l'Holocauste, et leurs paroles sont un acte d'histoire et d'humanité ... et incroyablement précieuses.

Ilka cherche à rencontrer Jean et Marie Vaislic. Elle, petite-fille de nazis, a cherché à s'entretenir avec eux. Ce fut une épreuve difficile que de se retrouver face aux victimes de son grand-père. Le courage de ces rencontres était une nécessité pour comprendre l'identité d'une génération, écrire sur elle et réparer. La génération des petits-enfants de la guerre, qui ont grandi dans le brouillard du passé de leurs parents et grands-parents, et qui ne savaient pas de quoi ils avaient honte, parce qu'on n'en parlait pas, mais que le traumatisme se transmettait quand même. De là sont nés un spectacle sur son grand-père et un film. Ce dernier pose la question de la transmission, comment porter ou ne pas porter cet héritage, comment vivre ces confrontations...

Véritable prolongement de la pièce, le film « Ma rencontre avec Jean et Marie » offre le contrechamp historique et humain du spectacle. Il est basé sur des interviews de Jean et Marie Vaislic et sur celles d'Ilka Vierkant, qui s'entremêlent et racontent ainsi la complexité de cette rencontre.

Produit et réalisé par Ilka Vierkant et Francis Fourcou (*La vallée des montreurs d'ours ; J'aime la vie, je fais du vélo, je vais au cinéma ; Laurette 1942, Le voyage de Jean Jaurès en Amérique...*), « Ma rencontre avec Jean et Marie » constitue un témoignage exceptionnel. Un témoignage devant lequel aucune leçon d'histoire, aucun film, aucune analyse ne font le poids. Celui de deux adolescents déportés, ballotés de camp en camp et revenus de l'horreur. Ils ne sont plus beaucoup les rescapés de la Shoah.

Marie Rafalovitch, née à Toulouse en 1930 de parents juifs polonais, est arrêtée le 24 juillet 1944, dénoncée par un voisin. Interrogée au siège de la Gestapo, puis enfermée à la caserne Caffarelli, elle est déportée à 14 ans, seule, au départ de la gare Raynal jusqu'au camp de femmes de Ravensbrück, via Buchenwald où sont débarqués les hommes. Début 1945, à l'approche des Alliés, elle est transférée au mouvoir de Bergen-Belsen, libéré par les Britanniques le 15 avril 1945. Pesant une trentaine de kilos, atteinte de dysenterie, Marie doit attendre fin mai pour rejoindre l'hôtel Lutetia à Paris, puis Toulouse. Elle a transmis son récit dans « Seule à quatorze ans à Ravensbrück et Bergen-Belsen » (éd. Le Manuscrit, 2014).

Jean Vaislic, juif polonais né à Lodz en 1926, a 13 ans quand la Wehrmacht entre dans sa ville natale. Échappé du ghetto, fuyant les nazis qui ont pris son père, il erre seul à 14 ans, durant des mois, sur les routes de Pologne. Arrêté en 1942, il est déporté et intégré au Kommando de Harzungen (camp satellite de Dora et Buchenwald), transféré à Auschwitz-Birkenau, puis à Gleiwitz, Blechhammer, Gross-Rosen et, au terme d'une terrible « Marche de la mort », à Buchenwald où il recouvre la liberté le 11 avril 1945. Seul survivant d'une famille de 63 personnes, il ne veut pas rentrer en Pologne, où personne ne l'attend. Il se rend à Lille dans un camp de transit, puis à Toulouse, où il rencontrera bientôt Marie. Jean a livré son témoignage dans « Du fond de ma mémoire... Entretien avec un survivant de la Shoah en Pologne » (éd. Le Manuscrit, 2016). Jean Vaislic, alors qu'il était travailleur forcé à Auschwitz, a participé à la construction du chemin de fer pour acheminer les déportés vers les camps dans « les territoires de l'Est du Reich » – le réseau ferroviaire créé et dirigé par un certain Werner Vierkant.

Marie et Jean Vaislic se sont mariés civilement en 1951, à Toulouse. Ils ont eu deux garçons. Et des petits enfants.

LA COMPAGNIE VASISTDAS

Créée en 2020, la Compagnie Vasistdas rassemble des musicien.ne.s, comédien.ne.s et auteur.rice.s de spectacle vivant qui axe leur travail artistique autour du thème de la mémoire transgénérationnelle. Elle interroge l'histoire commune franco-allemande du point de vue allemand, peu exploré en France, notamment, vis à vis des générations à venir. Elle a pour but de promouvoir la culture franco-allemande, dans une perspective de l'idée européenne, favoriser le dialogue entre les générations, la rencontre entre les peuples cousins ; favoriser les échanges artistiques ; encourager la création locale et internationale par la diffusion des connaissances, le soutien à la création littéraire et artistique, la production d'œuvres de l'esprit et d'événements publics, la formation et l'éducation artistique.

Engagée par des questionnements de transmission, de mémoire, d'Histoire, la compagnie nourrit et enrichit son propos en exploitant des matériaux artistiques pluridisciplinaire (musique, enregistrement sonore, marionnette, théâtre, recherches etc.).

Opa ! est le premier spectacle de la compagnie, sorti en France en 2021. Il est destiné à créer un pont culturel entre les deux pays que sont la France et l'Allemagne et entre les générations des (arrière-)grands-parents et des petits-enfants. Ne pas occulter les erreurs du passé est une question de demain. Nous avons choisi de raconter des histoires considérées comme révolues, dont l'influence reste prégnante dans le présent des histoires familiales. Savoir d'où nous venons pour savoir où nous allons.

EQUIPE ARTISTIQUE

Ilka Vierkant – Metteuse en scène, comédienne, marionnettiste



Elle est formée à la Folkwang Universität der Künste, Essen et à l'École supérieure d'Art dramatique de Berlin Ernst-Busch, a travaillé en Allemagne, en Angleterre, en Pologne en tant que comédienne et musicienne, notamment avec Hans Kresnik à la Volksbühne de Berlin. Pendant 17 ans, elle fait partie de la compagnie de théâtre de masques Familie Flöz comme comédienne, musicienne et autrice. Ils participent ensemble à des tournées mondiales. En

France, elle travaille avec le Théâtre des Petites Fugues, Melisong et la Cie Paradis-Eprouvette. Au cinéma, avec Ecransud. Elle a donné des cours entre autres à la Humboldt-Universität et Freie Theaterschule Berlin.

Eugénie Ursch – Musicienne



Eugénie Ursch joue du violoncelle depuis l'âge de 14 ans, elle a étudié au conservatoire de Bordeaux jusqu'en 1996 puis a joué dans divers orchestres symphoniques pendant plus de dix années. Redevenue élève en 2004 à Music'Halle (Toulouse) elle s'est lancée dans les musiques improvisées et depuis, elle crée sa propre musique. Compositrice de plusieurs spectacles dansés (comme par exemple « Playback » avec la danseuse Lucie Lataste), elle a écrit un spectacle en solo appelé « Lunacello », un voyage onirique du Maghreb aux Balkans évoquant d'une palette colorée toutes les rencontres effectuées le long de son parcours musical. Elle a également été

invitée par l'Orchestre baroque de Toulouse en 2013 et 2014 à créer deux spectacles autour de la musique de J. S. Bach.

Bernadette Pourquoié – Autrice

Autrice de théâtre pour tous les publics et aussi en littérature jeunesse (Actes Sud, Flammarion...), Bernadette Pourquoié a été résidente de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon et lauréate d'une bourse du CNL, 2 fois d'une bourse du CRL, 3 fois finaliste au Prix d'écriture théâtrale de Guérande, 2 fois sélection du Comité de lecture des EAT. Formée aux arts du spectacle, à l'écriture de plateau, au chant (diphonique, improvisé...) et à la mise en scène et performance avec notamment J.-Y. Ruf, le Groupe Merci, le Roy Hart Theatre, elle privilégie les projets interdisciplinaires. Elle joue un concert "poét(h)ique"- performance (création au CIAM-La Fabrique) avec le musicien Sebastopol, sur l'exclusion (personnes sans-abri).



Ulrich Funke – Regard extérieur



Son chemin l'a mené du théâtre à la danse et la technique Alexander. Pendant une vingtaine d'années il est interprète en danse et théâtre, acteur pour le cinéma. Il signe plusieurs chorégraphies pour sa compagnie appelée Compagnie IDA Zart, créée en 2002 à Toulouse.

Enseignant certifié de la technique Alexander depuis 1997, il enseigne au Centre de Développement Chorégraphique de Toulouse/Midi-Pyrénées (CDC), au Conservatoire de

Rayonnement Régional de Toulouse (CRR) et à l'Institut Supérieur des Arts de Toulouse (ISDAT), dans des Master CIass pour chanteurs à l'Abbaye de Sylvanès .. Il organise de nombreux stages pour chanteurs, danseurs et tout public, à Toulouse et en France. Depuis 2017, il dirige un cursus de formation

d'Enseignants de la technique Alexander, à Toulouse. Son travail est profondément nourri par l'interdisciplinarité de son parcours professionnel.

Patrick Cunha – Eclairagiste

Objecteur de conscience à la scène nationale d'Annecy de 2000 à 2002, où il découvre le spectacle vivant, Patrick se forme par la suite au métier de technicien lumière de 2002 à 2004, et à la création lumière en 2013. Dès 2004, Patrick travaille comme éclairagiste et technicien de tournée au sein de compagnies de danse contemporaine (Un autre angle de rue, Body don't cry, Caprices de Divas, Vendaval), de théâtre, (Cie Brozzoni, Théâtre du présent, Ankinéa théâtre, VASISTDAS), de cirque (Cirque troc, Estock Fish, Aticus, Side show) et de marionnette (Le guignol à roulette, Mimaia, Au bord de la nuit).

Il occupe aussi des postes de régisseur général sur différents événements.

Il travaille également sur des cours et longs métrages, des films publicitaires et des documentaires comme machiniste de 2002 à 2018.

En 2002, Patrick rencontre le sculpteur, improvisateur Denis Tricot avec qui il collaborera pendant plus de 15 ans à travers toute la France et l'Europe et se forme au clown avec Christophe Thellier.



Axel AVP – Création sonore, son



Jeune rappeur, chanteur et beatmaker franco-allemand, la musique d'Axel AVP est dynamique, mélodique et rythmée. Il s'inspire notamment de PNL, RAF Camora ou Apache207. Il est sur le point de sortir son premier projet "MISSION COMMANDO".

<https://youtu.be/PCucSwiDzsk>

CONDITIONS TECHNIQUES

Nous sommes à l'écoute de toutes questions, problèmes ou même suggestions que notre accueil pourrait susciter.

Planning et besoin (personnel accueil) :

J -1 :

2 services de montage (scénographie, lumière et son)

Jour J :

1 service le matin, après-midi répétition, soir représentation et démontage.

=> Un régisseur son et un régisseur lumière sur la durée de l'exploitation.

Plateau :

Idéal : Ouverture cadre de scène 10 m, profondeur 6 m, hauteur 5 m

Minimum : Ouverture cadre de scène 8 m, profondeur 6 m, hauteur 4 m

Lumières :

Gradateur 24 circuits gradués de 2KW

2 DECOUPES type 613 Robert Julia

4 DECOUPES type 614 Robert Julia

2 PAR 64 CP 61

5 PAR 64 CP 62

14 PC 1000W

2 Pieds de projecteur hauteur 1m50

Câble DMX

=> Pas de console lumière, le régisseur vient avec son ordinateur portable

Son :

Une console numérique ou analogique.

Un lecteur CD auto/cue

1 câble mini jack stéréo reliant l'ordinateur à la console

Système de diffusion répondant à la salle

Régie :

La régie doit impérativement se trouver dans l'axe de diffusion principal (Façade) offrant une écoute et une vision optimale de la scène.

Prévoir une grande table et deux chaises.

Divers :

Une loge pour l'interprète avec miroir, douche, cintre, table, chaises, bouteilles d'eau, fruits frais et secs. Une autre loge pour la technique, avec bouteilles d'eau, fruits frais et secs.

Mail : patrick.eclairagiste@gmail.com

15/09/2021

CONDITIONS FINANCIERES

Nombre de représentation par jour : 2 (2 heures d'intervalle entre chaque représentation)

Prix d'une représentation : 1600 €

Défraiements :

Hébergement et repas : L'équipe est composée de 3 personnes. Prise en charge par l'organisateur selon le tarif de la convention collective nationale des entreprises artistiques et culturelles.

Transport : 0,60 € / km + péage au départ de Toulouse pour 1 véhicule.

LA PRESSE EN PARLE ...

Vincens Bruno, Ilka Vierkant et le fantôme du grand-père nazi, in *l'Humanité*, novembre 2021, p.3

Mercredi 10 novembre 2021 l'Humanité 3

Temps forts

C'était il y a cinq ans, un jour de 2016, Ilka Vierkant entre dans une librairie toulonnaise. Elle écoute, résumée, le récit de Jean Vaislic, venu présenter son livre *Du fond de ma mémoire* (éditions le Manuscrit) : quand, en 1938, les armées hitlériennes envahissent son pays, la Pologne, il n'a que 13 ans et se prénomme encore Janek. Il erre sur les routes à la recherche de nourriture, finit par être arrêté. L'endant juif est immédiatement envoyé dans un camp, puis un autre, et encore un autre, à Buchenwald, à Dora... Contraint de casser des cailloux toute la journée, de travailler en usine. À Auschwitz-Birkenau, Janek doit poser des rails pour une nouvelle ligne de chemin de fer. Cette précision fait tressaillir Ilka Vierkant.

En sortant de la librairie, Jean, son époux Marie et des amis vont ensuite dîner dans un restaurant. Ilka se joint à eux, se retrouve assise face à Jean. Elle écoute ses sanglots, des sanglots qui n'en finissent pas, mais ne dit encore rien de ses tourments. Elle ne lâchera cet aveu que plus tard, lors d'une nouvelle rencontre : son grand-père paternel, Werner Vierkant, un authentique nazi, était directeur des chemins de fer sur le territoire polonais annexé par le Reich. C'est lui qui a contraint Jean au travail forcé, à l'esclavage.

Ilka Vierkant est née en 1964. Elle a toujours connu le passé nazi de ses deux grands-pères, mais, à la maison, on parle très peu de ces choses-là. Quand, le dimanche, la famille allait voir le vieux Werner, celui-ci notait tout. Il meurt en 1974 dans un accident automobile, sans avoir révélé à ses proches son véritable rôle pendant le III^e Reich.

« La seule façon d'en parler, c'est l'art »

Même à Toulouse, où Ilka Vierkant s'est installée, les non-dits de son histoire familiale lui pèsent lourdement. « Les secrets dans ma famille se conclusaient par soupirs avec ce qu'on évitait les histoires », explique-t-elle. D'où ses recherches pour enfin savoir. Sa rencontre avec Jean Vaislic et son épouse Marie amène davantage encore sa nécessité de mettre au jour cet encombrant passé.

Marie aussi a connu les camps de la mort. Née à Toulouse dans une famille juive d'origine polonaise, elle est interpellée près de chez elle en juillet 1944 par deux miliciens. « *Muselmotette Rofkowitz* ? » À 14 ans, Marie est déportée à Ravensbrück puis Bergen-Belsen, l'un de ses parents restés en région vidovalaine. Elle ne les reverra qu'en juin 1945. Quant à Jean, une fois la guerre finie, il ne veut plus vivre en Pologne où toute sa famille a été déclinée. Solennement mort parmi les siens, il préfère naître un ami, rescapé dans les camps, qui se dirige vers Toulouse, même si Jean ne parle pas un seul mot de français.



Le 9 novembre, Ilka Vierkant avec à l'arrière-plan la marionnette figurant son grand-père qu'elle a confectionnée pour son spectacle *Opal V. Hageyon/Riva Press*

MÉMOIRE

Ilka Vierkant et le fantôme du grand-père nazi

La comédienne allemande explore l'histoire de son aïeul, dont elle a rencontré une des victimes, Jean Vaislic, déporté à Auschwitz. Ce moment bouleversant a donné naissance à une pièce de théâtre et un film.

En poursuivant ses recherches, Ilka découvre que son grand-père Werner, contrairement à ce qui se disait dans la famille, était bel et bien membre du Parti national-socialiste. Elle a retrouvé sa carte d'adhésion, datée du 1^{er} mai 1933. À la fin

de la guerre, il passe un an dans un camp de prisonniers, puis est libéré. De la Seconde Guerre mondiale, du nazisme, de la Shoah, il ne tirera aucun enseignement, aucune remise en question, préférant s'immerger dans le silence.

L'artiste a toujours connu le passé nazi de ses deux grands-pères, mais, à la maison, on parlait très peu de ces choses-là.

Cet affrontement avec son histoire familiale, Ilka Vierkant a décidé d'en faire un spectacle et un film (1). « La seule façon d'en parler, c'est l'art. » Pour construire sa pièce, elle prend soin d'interroger les époux Vaislic. Un jour, elle dit à Jean : « Mon grand-père vous a peut-être vu à Auschwitz. » « Non, les Allemands ne nous regardaient pas, on s'autorisait pas pour eux », lui répond-il. La première représentation de la pièce *Opal V. Hageyon* (Riva Press) a eu lieu le 28 octobre au Théâtre du Pavé, à Toulouse, devant une salle pleine. Au premier rang, Jean et Marie. Seule sur scène, Ilka est affublée de la marionnette à l'effigie de son grand-père, dont elle se détache ensuite dans un geste symbolique. « *Opal, réponds !* » *Opal* ne répond pas. La marionnette est alors confrontée aux portraits de Jean et Marie. Le bonhomme face à ses victimes.

« On ne peut pas rester avec la haine »

Après la représentation, Jean s'avoue « complètement reconstruit » et trop d'ami pour en dire davantage. Marie trouve « formidable qu'Ilka expose devant tout le monde ce qu'a fait son grand-père ». Quel regard porte-t-elle sur la comédienne allemande ? « Pourquoi en vouloir aux générations suivantes ? On ne peut pas rester avec la haine, sinon on ne peut pas vivre. » Ilka se souvient de sa première rencontre avec Jean, cinq ans plus tôt, relevant dans la librairie son parcours de camp en camp : « Il restait ces moments et souffrait moralement, et même physiquement. À partir de ce moment, de ce choc, l'histoire s'est plus pour moi un objet d'étude, j'en deviens le sujet. » Pour la comédienne, son spectacle est « un processus, pas quelque chose d'accompli ».

Elle en est d'ailleurs persuadée : « Sur mon grand-père, je ne sais pas encore tout. » L'intention d'Ilka Vierkant est aujourd'hui de poursuivre son cheminement, de regarder en face les aspects les plus dissimulés de son lourd héritage familial pour enfin le dépasser et ainsi « libérer ses deux fils de cette Haine ». »

BRUNO VINCENS

(1) Le film *Ma ressemblance* avec Jean et Marie sera présenté ce mercredi à 18 h 30 au musée départemental de la Résistance et de la Déportation, à Toulouse.

Philippe Julie, Théâtre : le regard d'une petite-fille de nazis sur son héritage, in La Dépêche, octobre 2021.



Les témoins de Jean et Marie Vaislic, déportés toulousains, surgissent au cœur du spectacle. /Photos Jack Armes.

Théâtre : le regard d'une petite-fille de nazis sur son héritage



C'est une plongée dans l'intime. Une plongée dans la transmission de la mémoire, aussi douloureuse soit-elle, que proposent la compagnie Vaislic et Ilka Virekant, comédienne et marionnettiste d'origine allemande, avec la pièce de théâtre « Opa ! » (ce qui signifie papi ou pipé en allemand). Comme

nombre d'Allemands nés après guerre, Ilka, 57 ans, grandit dans un pays marqué par la Seconde Guerre mondiale et la Shoah. Une histoire qui se sait mais dont on ne parle pas ou très peu dans les années 60. Et pourtant dans bien des cas, l'histoire familiale a croisé celle de la grande Histoire. Les deux grands-pères d'Ilka étaient des nazis convaincus. Son grand-père paternel joua en particulier un rôle actif dans la déportation des Juifs en tant que responsable de la mise en œuvre du réseau ferroviaire pour acheminer les « non-désirés » vers les camps. Cette empreinte familiale, Ilka a mis longtemps à la conscientiser. Trop douloureuse, trop lourde à porter. « Le spectacle Opa ! parle de la conscientisation de mon histoire. Pendant longtemps,

j'ai été incapable de le faire. » Au cœur du spectacle surgissent les témoignages enregistrés de Jean et Marie Vaislic, déportés toulousains revenus des camps de la mort, parmi les derniers encore en vie. Dans ce spectacle marionnettique musical, fruit d'une longue enquête, Ilka choisit de confronter à noblement les actes de son grand-père nazi aux drames traversés par les deux survivants de la Shoah. Ilka interroge plus largement la transmission des non-dits entre générations, et rappelle l'importance de

« Cela parle des bourreaux qui se trouvent dans les familles. »

parler des faits. « Cela parle de tous les bourreaux qui se trouvent dans les familles. Comment porter cette histoire ? Nous ne sommes pas responsables, mais il faut la porter avec dignité pour pouvoir considérer l'autre avec humanité. » Marie et

Jean Vaislic assisteront à la première représentation ce jeudi soir au théâtre du Parvè. « Je suis toujours partie pour ce genre de projets. Ce jeudi, ce sera une découverte », a souligné Marie.

Julie Philippe

La pièce sera jouée ce jeudi au théâtre du Parvè, à 20 h 30 (réservations : 05 62 26 43 66) puis le 7 décembre 18 h 30 et le 9 décembre à 18 h 30 au Goethe Institut, en présence de Claude Malet, médecin pédiopsychiatre. Enfin, la dernière représentation aura lieu le 22 janvier 2022 à l'Espace Argout, à 20 h 30 : le spectacle sera précédé d'un débat avec plusieurs historiens.

Poupée de pire

De sa rencontre fortuite avec un rescapé toulousain des camps de la mort, la comédienne allemande **Ilka Vierkant** a tiré une pièce expiatoire, que l'on pourra voir à l'espace Roguet, et un documentaire bouleversant. Une expérience cousue de hasards troublants dans lesquels cette petite-fille de nazis a puisé l'inspiration, la force et la paix.

PAR SÉBASTIEN VAISSIÈRE

TEMPS DE LECTURE 5 MIN

Opa !

Au Goethe-Institut
les 7 et 9 décembre.
Le 22 janvier
à l'espace Roguet.
De et avec Ilka Vierkant.
Musique Eugénie Ursch et
Axel AVP.

La foule est dense et gaie ce 4 juillet 2016 rue Gambetta. On est en plein Euro de football et la France est en demi. Sur le trottoir, dans le flux régulier des flâneurs, personne ne remarque cette femme figée qui pleure. Elle s'appelle Ilka Vierkant et sort à l'instant de la librairie Ombres Blanches. À l'intérieur, Jean Vaidlic, 90 ans, présente à une assemblée de lecteurs ses mémoires de rescapé de la Shoah qui viennent de paraître. Il y a quelques secondes encore, elle l'écoutait raconter son calvaire de juif polonais dans l'Europe en guerre. L'entrée des Allemands dans Lodz, la fuite, la peur, la faim, Buchenwald, Dora, Auschwitz. À cet instant précis, Ilka s'est sentie « comme frappée par la foudre », lorsque évoquant le travail forcé, Jean Vaidlic s'est attardé sur les rails de chemin de fer que les nazis

lui faisaient poser avec d'autres détenus à Auschwitz-Birkenau. « Je savais, par une voisine qui a mené des recherches sur ma famille, que mon grand-père dirigeait depuis Cracovie les chemins de fer de la Pologne occupée. Je me suis dit : "Ils se sont vus. C'est sûr. Ils se sont vus." J'ai éprouvé une tristesse immense. Le passé nazi de mon aïeul, tu par toi-même et ma famille tout entière, n'était jusqu'alors apparu lointain. Mais là, c'était comme un saut quantique. Tout d'un coup, j'étais dans l'Histoire. Cet homme qui parlait devant moi et qui souffrait physiquement à l'évocation de ses souvenirs, 70 ans après la guerre, était bien vivant. Le passé de ma famille n'était plus du passé. J'ai dû sortir pour reprendre mes esprits. » Dehors, Ilka Vierkant s'efforce de recoller les morceaux. Elle songe à sa rencontre fortuite quelques mois plus tôt avec Jean et sa femme

PORTRAIT



Marie, elle aussi rescapée des camps. Un ami, le réalisateur toulousain Francis Fourcou, qui devait assurer une captation de leur intervention devant les élèves de l'école Ozar-Athora, lui avait demandé de le remplacer au pied-levé. Ce jour-là, elle n'avait pas fait le rapprochement avec son grand-père. C'est seulement cet après-midi dans la librairie, que l'idée lui a traversé l'esprit.

Ce qui l'angoisse désormais, c'est qu'elle a accepté de dîner le soir-même avec le couple et d'autres convives, parmi lesquels Pierre Lamy, administrateur de la synagogue de la rue Palaprat, qui a accompagné Jean Vaislic dans l'écriture de son livre. « Je mange face à Jean. J'ai envie de lui dire qu'il était mon grand-père et où il était. Mais je renonce. Il a 90 ans. Il a tellement souffert. J'ai peur de lui faire du mal. Après le repas, je prends Pierre Lamy à part et je lui dit tout. Que mon grand-père et Jean vivaient dans le même espace-temps. Qu'ils se sont peut-être vus, croisés, et que ça me bouleverse. Il est troublé. Il se ferme. Je comprends que c'est un sujet difficile, délicat, impossible. Et je me promets de chercher sans relâche la solution pour en parler ».

Sur le moment elle a l'impression que cette rencontre avec Jean n'est pas le fait du hasard. Que tous les événements de sa vie se sont alignés pour la rendre possible. Alors sur le chemin du retour après le restaurant, elle remonte en marchant le fil de son existence.

Elle naît à Munich en 1964. Une enfance « grise », dans une famille « grise ». À peine assez d'argent pour vivre. Jamais d'extras. Une sœur aînée qui la jalouse, une sœur cadette lourdement handicapée. Jamais de vacances horribles quelques séjours chez les grands-parents. Une mère artiste-peintre volcanique qui vit à la fois au milieu des couleurs et dans les ténèbres de l'exil. Née en Poméranie, au nord-ouest de la Pologne actuelle et au cœur de la Prusse d'alors, elle avait 10 ans en 1945 quand sa famille a quitté la maison à l'arrivée des Russes. Elle ne s'est jamais remise de cette fuite. Ni de la perte de sa collection de peluches abandonnée dans la panique sur le sofa du salon, ni de se

savoir native d'un pays disparu. Le père d'Illa, lui, est du genre révolté. Il avait 10 ans en 1939 quand on l'a envoyé passer le concours d'entrée d'une napola, ces internats du Troisième Reich dans lesquels on formait la future élite politique et militaire du régime. Il était fier de raconter avoir échoué volontairement à tous les exercices, et s'être jeté dans une flaque sur la piste d'athlétisme pour couvrir de boue le soldat qui supervisait l'examen : « Il était révolté contre le système d'obéissance. Il n'a jamais digéré que son père ait rejoint le parti nazi. Pour se protéger de ce passé, il s'est coupé de tout sentiment. Il ne parlait pas, ne témoignait pas d'affection », se souvient-elle.

“ C'était comme un saut quantique. Tout d'un coup, j'étais dans l'Histoire. ”

Prise en étau dans cette famille morne entre deux grands-pères nazis dont on n'évoquait jamais le souvenir, Illa Vierkant sort de l'enfance et enfouit tout : « Je me suis enfermée dans une bulle. Je pensais qu'en le faisant, je supprimerais le passé familial douloureux. » Peine perdue.

Comme les mots lui font peur, elle pratique des arts et des sports sans paroles : « J'étais en colère. Je voulais taper sur tout le monde. J'ai fait du karaté et du Taekwondo. J'ai embrassé des arbres, médité, passé des heures absorbée dans la contemplation des flaques d'eau. Je rêvais de monter sur scène, d'apprendre le mime, de devenir clown. »



Werner Vierkant, le grand père d'Illa

À 22 ans, elle intègre la prestigieuse école Folkwang à Essen, berceau de la danse-théâtre où Pina Bausch fut à la fois élève et enseignante. Elle y apprend le mime et s'y révolte avec d'autres élèves contre le projet de démolition d'un bâtiment historique du campus : « On l'a squatté pendant des semaines, on a mobilisé d'anciens élèves et obtenu le soutien de Pina Bausch. Quelque chose me poussait à empêcher la disparition de cette salle. J'ai appris plus tard que pendant la guerre, les nazis y avaient installé une prison. »

L'apprentissage est rapide, l'enseignement riche, la discipline de fer. Elle y avale tout : le clown, le théâtre, le mime, le jeu de masques, le théâtre corporel. Et le soir, pour tuer l'ennui, elle s'initie seule à l'accordéon. Elle quitte pourtant l'école prématurément à la suite d'un conflit avec un professeur. Elle prend alors contact avec le parti communiste allemand pour rencontrer le célèbre clown soviétique Popov et solliciter son aide pour intégrer une école de clown moscovite réputée. Une fois la précieuse lettre de recommandation de Popov en poche, elle fonce en stup à l'ambassade de Russie à Bonn, en quête de laisser-passer pour Moscou. En vain. En guise de plan B, elle sollicite une bourse pour étudier à Paris, à l'école internationale de Théâtre Jacques Lecoq de la rue du Faubourg-Saint-Denis. En attendant la réponse, elle multiplie les expériences de mise en scène, de comédie, de chorégraphie. Pour vivre, elle travaille à Berlin dans une usine de production de machines médicales. Debout chaque jour à 5 heures.



© Dave Benoit

PORTRAIT

Un matin, en traversant les mêmes rues du même quartier à vélo pour se rendre au travail, il lui semble que tout est différent de la veille. Il y a de l'électricité dans l'air et des gens qui sortent en courant de chez eux. Une fois à l'usine, elle trouve l'atelier en émoi : « On me dit : "Le Mur est tombé ! Le Mur est tombé !" Je n'avais ni télé ni radio chez moi. J'en suis restée toute bête. » À midi elle converge vers le Mur avec d'autres ouvrières : « On s'embrasse entre inconnus, on partage des biscuits, des bouteilles, on se pince pour s'assurer qu'on ne rive pas, et on tape de joie sur les Trabants qui défilent. »

L'annonce de l'octroi de sa bourse pour Paris l'extirpe de son quotidien à l'usine.

Elle passe un an en France avant de rejoindre son petit ami sculpteur à Berlin. Comme elle est sans le sou, elle déménage en 1991 dans le quartier de Prenzlauer Berg à Berlin-Est : « On y trouvait des immeubles vides de leurs habitants. Il te suffisait de défoncer une porte, de squatter l'appart et de faire la demande à l'institution qui gérait encore tous les logements de l'ancienne RDA, et tu avais droit à un contrat de location ! Les seuls qui restaient dans ces immeubles étaient des personnes âgées qui n'avaient pas pu partir. Ils étaient ravis de voir arriver des jeunes. »

À Berlin-Est, elle suit des cours de pédagogie du mouvement pour l'art dramatique, à l'école de théâtre de la ville. Puis, cinq années durant, elle joue, met en scène et donne des cours de mouvement et de théâtre. Elle travaille notamment avec des malades mentaux au cours de séances qui s'apparentent à de l'art-thérapie. Ses élèves sont des Est-Allemands déboussolés par l'effondrement du système soviétique : « Depuis 40 ans, papa-l'État s'occupait de tout. Il venait même sonner chez toi si tu oubliais de te lever le matin pour aller au boulot. Cela maintenait les personnes fragiles dans un certain équilibre social, économique et professionnel. Mais lorsque le Mur est tombé, ces gens-là sont devenus malades du système. » Dans ce Berlin chaotique, la vie d'artiste est dure et les revenus aléatoires. Ilka Vierkant est à

**“
 Quand une mauvaise pensée me vient, je pense aux fleurs.**

Jean Vaislic

nouvelle contrainte de trouver un emploi alimentaire. Croisant son voisin du dessus sur le palier, elle lui fait part de ses difficultés. Ce dernier lui parle d'un ami qui dirige une société d'événementiel.

« Il cherche des gens pour trier des dossiers » lui dit-il sans autre détail. Quelques jours plus tard, elle est embauchée : « Mon travail consistait à rentrer des données dans un ordinateur. En faisant de dossier en dossier, je m'aperçois qu'il s'agit de listes de prisonniers des camps de concentration. Un travail de foermité pour la commémoration des 50 ans de la libération des camps de Sachsenhausen, Ravensbrück, et de la prison de Brandenburg. » Après ce travail administratif, elle est chargée d'organiser par téléphone la participation des anciens détenus aux commémorations.

Le jour de l'événement, des cars entiers saturant le parking à Ravensbrück. Chaque prisonnier est accompagné par un jeune Allemand chargé de s'occuper de lui pendant toute la durée de l'événement.

« J'observe ces gens. Je suis gêné, honteux. Leur tristesse me met mal-

à l'aise. Leur histoire m'apparaît plus proche de moi que jamais. » Dans la foule des anciens prisonniers, elle aperçoit un homme qui rayonne. À son grand étonnement, il ne porte pas sur son visage la tristesse et la colère rentrée de ceux qui l'entourent. « Je me suis approchée de lui et je lui ai demandé comment il était possible que ses yeux brillent autant. Il m'a dit : "J'ai pardonné. Il faut pardonner. Et pas pour les autres mais pour soi. C'est la seule solution pour que la vie continue."

J'ai senti sur le moment que cette phrase était importante, mais je n'ai pas saisi pourquoi. Comment pardonner à quelqu'un qui vous a fait tant de mal ? Et pour soi en plus ? » Ces questions sont restées en suspens. La rivière souterraine des aïeux nazis n'était pas encore prête à jaillir à la surface. Ilka Vierkant continue le théâtre, fréquente le milieu de la nuit à Berlin, le plus riche et le plus fécond d'Europe en cette fin des années 1990. Parfois, dans les bars, elle joue à l'accordéon (et au chapeau), des airs yiddish. Bientôt, un ancien d'Essen lui propose d'intégrer en France une compagnie rémoise.

Atterrissage douloureux. Reims *hy night*, c'est pas Berlin. Et puis on la regarde de travers avec sa haute stature et son accent d'outre-Rhin. Parfois, à table, quand elle déjeune avec des Français, elle grimace quand après avoir basculé leur ballon de rouge, ils s'écrient : « Encore un que les Allemands n'auront pas ! »

Malgré tout, elle se plaît bien en France. À tel point que lorsque sonne l'heure de rentrer, elle a le cœur lourd. Pour dire adieu à ses amis français, elle organise une fête la veille de son départ, sans savoir que parmi ses invités se cache le père de ses futurs enfants. Il est Français et travaille dans l'aéronautique. Elle est amoureuse, et elle ne part plus... à condition, toutefois, de quitter Reims. Il lui propose Toulouse, la ville de l'aéronautique. Elle est prête à aller n'importe où. C'est ainsi qu'elle s'installe en bord de Garonne au début des années 2000, dans la ville de ce Jean Vaislic qui bouleversera son existence quinze ans plus tard. Mais avant que cette rencontre n'ait lieu, Ilka Vierkant doit encore

vivre sa vie toulousaine. Avoir des enfants, divorcer, se remarier avec un Argentin qui est la joie et la vie-même. Et le pleurer lorsqu'il met fin à ses jours : « Je comprends peu à peu ce que sa joie cachait comme tristesse souterraine, et que c'est elle qui l'a emporté. Je m'intéresse alors à la psycho-généalogie, j'essaie de trouver des explications à son geste. Je prends conscience que nos souffrances s'expliquent aussi par les vôtres et les actes de ceux qui nous ont précédés. »

Ce qui n'est qu'une intuition devient certitude un soir, lorsqu'un de ses fils lui confie que dans la cour, il joue avec ses copains à la Guerre Mondiale. Que c'est lui qui fait l'Allemand parce que sa mère est allemande, et qu'on le rudoie en le traitant d'Hitler. Cette histoire de guerre mondiale dans une cour de récréation soixante ans après, avec son propre fils en guise de victime expiatoire, fait office de déclic. Ilka Vierkant en tire une pièce sur le couple franco-allemand. *Ich liebe dich, moi non plus*, qu'elle écrit avec le comédien et metteur en scène toulousain Marc Fauroux, est créée

en 2015 au Théâtre du Pavé. C'est dans ce contexte qu'intervient la rencontre avec Jean Vaislic. Longtemps après l'épisode d'Ombres Blanches, elle cherche à exorciser son malaise dans un spectacle. Elle essaie d'en faire un concert, une pièce musicale, en vain. Elle trouve un jour la solution en imaginant une marionnette hybride qui serait une évocation de son grand-père, et qu'elle mettrait sur scène en présence du témoignage filmé de Jean et Marie Vaislic :

« Je découvre que la marionnette met avec cette histoire une distance qui me permet de l'évoquer sans douleur », reconnaît-elle.

Avant l'entretien, qui a lieu quelques semaines plus tard dans le jardin de Pierre Lasey, Ilka et Jean se retrouvent encore à table. Côte à côte, cette fois. Alors, elle franchit le pas. Elle lui parle de son grand-père, des chemins de fer, de Cracovie.

« Vous savez Jean... Je crois qu'ils voulaient en ». « Les Allemands n'ont vu aucun de nous », répond Jean. Pour eux, nous n'existions pas. « Pas les Allemands », corrige Marie. Les nazis. »

De l'entretien naîtront sept minutes de témoignages placés au cœur du spectacle *Opal* (Papil, en Allemand), et un documentaire *Ma rencontre avec Jean et Marie*, présenté en novembre dernier à Toulouse, au Musée départemental de la Résistance et de la Déportation. Des mots, enfin, pour Ilka Vierkant : « Je suis libre, désormais. Cette histoire, c'est l'histoire universelle de la gestion du mal dans une famille. Tu ne veux pas en parler parce que c'est douloureux, mais comme tu n'en parles pas, le mal te poursuit et poursuivra tes enfants. Mieux vaut se frotter au réel. Je vis d'une ligne de boulevard, mais je peux voir, parler et aller à la rencontre de Jean et Marie. Se taire et laisser aux chiffres et aux dates le soin de raconter l'histoire, comme l'ont fait mes parents, n'est pas un chemin pour aujourd'hui. »

Aussi, quand le chemin est un peu difficile et le réel dur à avaler, elle s'en remet aux paroles de Jean Vaislic à propos de la rancœur : « Si je cède à une mauvaise pensée, je n'existe plus. Alors, quand une mauvaise pensée me vient, je pense aux fleurs. » ■



Ilka Vierkant en compagnie de Jean et Marie Vaislic

CONTACTS

Artistique | vasistdas@orange.fr

Diffusion Production Administration | &Cie(s) | 06 61 88 05 19 |
contact@etcompagnies.org

www.etcompagnies.org

www.vasistdas.com

Cie Vasistdas, Maison d'Occitanie, 11 rue Malcousinat, 31000 Toulouse

Siret : 888 109 36 0000 14

APE : 9001Z - Licence PLATESV-D-2021-000107

